

de ce maître français à celle de beaucoup de membres de cette chambre. Là se termina cet incident.

La bienfaisance de la folie. — La "du Gazette" d'Utica contient le compte-rendu d'une séance tenue à la maison des sous de cette ville pour le soulagement de l'Irlande. Le médecin de la maison était président et l'un des aliénés faisait les fonctions de secrétaire. Suivant l'usage, des discours furent prononcés et des résolutions votées; on alla même jusqu'à lire une ode composée par une jeune femme, pensionnaire de ce triste établissement. Cette poésie de la folie fut couverte d'applaudissements. Lorsqu'on procéda à la collecte des offrandes, plusieurs des aliénés voulurent donner la leur, mais on s'y refusa. En un mot il est impossible de montrer plus de sentiment que ces pauvres sous. Cela ne tendrait-il pas à prouver que, ainsi l'assurent beaucoup de personnes, le cœur survit à la raison et à l'intelligence.

— Le *New-York Sun*, journal américain, résume ainsi les principaux articles de la nouvelle Constitution de Haïti, qu'il prétend avoir été inspirée par la France : "Le président est élu à vie; la législature pour neuf ans. La religion catholique est la religion de l'Etat; aucun blanc ne peut devenir citoyen, occuper un emploi ou posséder en propre un immeuble."

— Le général Santa-Cruz, ancien président des républiques de Bolivie et du Pérou, vient d'arriver à Paris. Comme le général Florès, le général Santa-Cruz subit l'ostacisme après avoir occupé la plus haute dignité de son pays. Le général Santa-Cruz est grand-officier de la Légion d'Honneur, distinction qui lui fut décernée autrefois à cause de la bienveillance qu'il montra toujours aux résidents ou voyageurs français dans l'Amérique du Sud.

Perte d'un steamer anglais. — L'*Atrevida*, arrivée à la Nouvelle-Orléans, venant de Campeche qu'elle a quitté le 19 février, a apporté la nouvelle que le steamer anglais de la malle de Tweed s'est perdu le 12 au N. E. de Bardenas. Soixante personnes ont été noyées. Des secours lui ont été expédiés de Campeche.

LE KNOTT.

CHAPITRE 4.

SUITE.

Plein de doute et d'anxiété, il frappa à la porte de sa fille et il fut aussitôt introduit. Rosa veillait encore. Elle était agenouillée devant un crucifix et terminait sa prière du soir. Le comte lui fit signe de ne pas se déranger, et il attendit debout devant le feu, rêvant à ce qu'il allait dire. Profitons de ce double silence pour esquisser rapidement les objets qui nous entourent. Nous sommes dans un appartement de moyenne grandeur, qu'on peut appeler le salon et le cabinet de travail de Rosa. Tout y rappelle la maîtresse du lieu : les lambris de chêne sculptés sont garnis de tableaux et de dessins qui reconnaissent presque tous Rosa pour auteur ; nous ne les donnerons pas pour des chefs-d'œuvre, néanmoins on les considère avec plaisir et on y remarque du travail et du goût. Un piano fait face à la cheminée : Beethoven et Rossini s'y partagent habituellement le pupitre. Dans un large trumeau qui s'étend entre les deux croisées s'encadre la bibliothèque : elle porte sur ses rayons de bois de chêne, et dans la meilleure place, c'est-à-dire, celle qui est le plus à la portée de la main, la grande littérature française du dix-septième siècle ; et tout à l'entour une foule de noms en *ski* fort célèbres au-delà de la Vistule. De chaque côté de la cheminée d'élegantes et vastes jardinières enserrent sous la mousse des plantes chargées de fleurs et presque vaines des soins attentifs que leur distribue chaque jour et si soigneusement leur jeune maîtresse. Cet intérieur, on le conçoit, n'est pas sans charmes ; le luxe et l'élegance d'un château s'y font sentir, mais ce qu'on y admire par-dessus tout, c'est un ordre parfait qui contente l'esprit plus encore que les yeux. Dans cette pièce, Rosa reçoit habituellement les visites des intimes amis de la famille : car ayant depuis longtemps perdu sa mère, elle a dû, pour le bonheur de tous, s'efforcer d'en tenir la place. Mais pourachever cette description, considérons un moment Rosa elle-même.

Elle a vingt ans : une taille élancée, des traits réguliers, doux, gracieux, mais surtout remarquables par la sereine et noble expression qui les anime : elle est blonde, et le limpide regard de ses yeux bleus révèle la bonté de son cœur. On se tromperait cependant si sur ces indices on attribuait à Rosa ce caractère tendre et rêveur qui semble l'apanage de ces délicates organisations. Là-dessus les physiologistes et les romanciers diront ce qu'ils voudront, il n'en est pas moins vrai que quelques que fussent les inclinations de sa nature, l'éducation avait fait de Rosa une femme active, courageuse et forte. Elle avait eu le malheur, avons-nous dit, de perdre sa mère étant encore bien jeune ; mais son père, qui ne s'était consolé que par elle de ce grand deuil, s'était incliné avec un indicible amour vers cette jeune enfant qui sortait à peine du berceau. Il l'avait constamment entourée de vigilance, de tendresse et de soins, et, quoique jeté au milieu des grandes guerres de l'Empire, jamais il n'avait quitté sa fille d'un moment, jamais il ne l'avait confiée à des mains

mercenaires. Plus tard, lorsqu'après la chute de Napoléon, les instincts généreux du czar Alexandre permirent à la Pologne de respirer et de vivre quelque tems du moins dans un honorable repos, le comte, retiré sur ses terres, se trouva plus que jamais à l'éducation de sa fille, et il fut admirablement secondé dans cette grande tâche par le curé de la paroisse, l'abbé Chorudzo, homme d'un grand savoir et d'une grande piété.

Toutefois, il dut nécessairement entrer quelque chose des martiales habitudes du comte dans le caractère de Rosa. Ainsi, pleine de la plus touchante compassion pour les pauvres, elle savait contempler leurs misères et les soulager elle-même de ses mains avec un sang-froid stoïque. La solitude, les ténèbres, le bruit des armes, ne pouvaient troubler la tranquille énergie de son cœur. Compagnie infatigable de son père, elle l'avait suivi dans de longs et périlleux voyages, comme dans les grandes chasses si chères aux Polonais ; elle savait se maintenir près de lui, calme et souriante sur un cheval emporté. Elle s'associait aussi aux patriotiques pensées du comte, non seulement par des souhaits et des vœux, mais encore par cette active sympathie qui suit les événements d'un œil attentif, s'en réjouit ou s'en inquiète, et s'efforce même d'y mêler sa modeste et douce influence. Mais toutes ces aspirations d'une âme profondément généreuse venaient humblement se plier et se régler sous la loi forte et tutélaire du devoir religieux. Rosa suivait en cela les belles et consolantes traditions de ses pères, et s'y tenait d'autant plus fermement attachée que son pays depuis longtems, travaillé par l'odieuse propagande de la police et du clergé russe, avait un plus grand besoin de dévouement et d'exemples. Telle était Rosa, et l'on comprend à merveille l'incomparable affection que son père avait pour elle, et aussi l'admiration sincère qu'elle pouvait inspirer à de jeunes hommes comme Stanislas et Raphaël.

Rosa priait lorsque le comte entra dans le cabinet de travail : elle se leva presque aussitôt et s'approcha de son père :

— Vous avez à me parler, dit-elle : Casimir est-il en sûreté ?

— Sois tranquille, mon enfant, tout va bien : ton frère est à l'abri de toute atteinte. Je viens seulement t'entretenir d'une affaire assez grave, il est vrai, mais qui ne concerne que toi.

— Moi ! mon père ?

— Toi-même, et pour ne pas prolonger ton émoi, je viens sans plus de retard au fait. Tu sais, mon enfant, que j'avais le désir de ne pas te marier avant tes vingt-et-un ans accomplis. Nous avons souvent causé ensemble de ce sujet, et avec d'autant moins de peine qu'il a toujours été convenu entre nous que ton mariage ne nous séparerait pas et ne me donnerait qu'un fils de plus à aimer. Aujourd'hui une grande lute se prépare dans laquelle je suis appelé à courir quelques hasards. Or, je serai incomparablement plus libre d'esprit et plus satisfait dans mon cœur, si je puis me dire qu'à tout événement je laisse près de toi un autre moi-même disposé à tous les sacrifices pour te protéger. Ne t'étonne donc pas si, au milieu de nos alarmes, je viens m'occuper avec toi de ce sujet. Je voudrais, ma chère enfant, qu'aujourd'hui même nous fissions choix de celui que je nommerai mon fils. D'ailleurs, j'ai des demandes positives à te soumettre et qui nécessitent une réponse.

— Des demandes ! s'écria Rosa avec un sourire qui ne réussissait pas à cacher l'aimable rougeur de son front.

— Oui, des demandes, reprit le comte, et c'est là surtout ce qui cause mon embarras. Cependant, comme après tout c'est à toi qu'elles s'adressent, j'espère, avec ton aide, sortir convenablement de cette difficulté. Deux jeunes hommes fort distingués : l'un et l'autre demandent ta main : tu les connais, je crois, assez bien, et depuis assez longtems, Stanislas et Raphaël... Qu'en penses-tu ?

— Mais... vous-même, mon père, repris Rosa en balbutiant, quelle serait, à cette égard, votre pensée ?

— Moi, mon enfant, mon unique pensée est de te rendre heureuse, et par conséquent d'en connaître les moyens.

— C'est que... c'est très-embarrassant, dit Rosa toute pensive.

— Vraiment ! fit le comte.

— Mais....

— Ecoute, mon enfant, reprit le comte, je comprends tout le gravité de la réponse que tu as à me faire, tu peux avoir besoin de réflexion : pensez-y donc cette nuit, et demain matin nous en reparlerons. Je dois te dire cependant qu'il ne s'agit pas encore d'un engagement absolu, mais seulement d'un choix entre deux prétendants, ce qui ne doit pas être bien difficile. Ce choix fait, tu auras tout le tems que tu voudras avant de te lier irrévocablement. Adieu, ma chère enfant, je te laisse.

— Non, mon père, non, reprit Rosa toute confuse, ne me quittez pas ; vous savez que je suis habituée à penser tout haut devant vous.